

Arles, 15 mai.

Est-ce pour pleurer la mort de la douce Mireille ou pour épargner aux jeunes filles venues de terres étrangères à la Provence les mesures d'un soleil que bravent seules les Provençales? Qui sait? le ciel s'était endeuillé, et, remplaçant le velum antique, un lourd manteau gris s'étendait sur le vieux cirque, faisant surgir dans tout leur relief brutal, que ne corrigeait plus la magie de la lumière, ses énormes blocs de pierre, rendant plus noires encore et plus profondes les terribles trouées que le temps a faites dans ses flancs, et donnant à sa masse une vigueur extraordinaire par où éclatait plus magnifiquement que jamais la force prodigieuse de nos ancêtres.

Mais en dépit du temps, la joie était sur tous les visages et le soleil était dans toutes les âmes. Le foule, qui de bonne heure avait envahi les gradins de l'amphithéâtre, la piste, les arcades, était d'une humeur charmante. Les toilettes françaises se mêlaient aux toilettes provençales et le parler de France au doux et riche langage de Provence. Tout le Midi semblait s'être déversé dans les arènes. De Marseille, de Beaucaire de Montpellier, de Maillane, de Saint-Rémy, de nos cités les plus glorieuses et de nos villages les plus humbles des groupes étaient partis pour l'antique cité arlésienne où ils allaient assister à une magnifique manifestation d'art et aussi, et surtout peut-être, apporter le témoignage de leur admiration et de leur amour au noble et pur poète à qui le Midi doit d'avoir été remis en honneur et en gloire.

A un moment, au milieu des rires et des bavardages, de vagues sons de *Marseillaise* se font entendre. Instinctivement, la foule porte les yeux vers une tribune ornée de draperies tricolores et de drapeaux, et l'on voit entrer des messieurs habillés de noir, avec des médailles, des écharpes en sautoir. On s'interroge: Qu'est-ce que c'est que ça? et l'on apprend que ce sont des ministres en tournée. Ce n'est que ça? et la foule, indifférente, se remet à bavarder et à rire. Tout à coup, du sommet d'une des tours sarrasines, des trompes sonnent comme pour annoncer l'arrivée de quelque émir et voici que la foule se dresse, se découvre, agite des mouchoirs, des chapeaux, des cannes, et une tempête de cris se lève: «Vive Mistral! vive Mistral!» L'ovation est formidable; la houle des acclamations monte, descend, parcourt les gradins, s'échappe par les arcades, allant réveiller des échos par toute la Provence.

Le poète cependant, ayant à côté de lui Mme Mistral, en provençale, est debout à une tribune au-dessous de celle des ministres et, son large feutre bien connu à la main, le chapeau que lui offrit la ville d'Anduze et qu'il ne met que dans les grandes occasions, salue d'un beau geste son peuple qui l'acclame. Mais voici que les cris redoublent; on vient d'offrir un bouquet à Mme Mistral, et le public, ému, envoie des vivats enthousiastes à celle dont les hauts mérites ont fait la digne compagne du maître.

A côté d'eux, on remarque une Provençale avec laquelle Mistral cause familièrement. On s'enquiert, et l'on apprend bientôt dans la foule

que c'est la bonne de l'illustre ménage. Mistral a voulu qu'elle fût à l'honneur, étant à la peine toute l'année, et il l'a placée à sa gauche, à la tribune d'honneur. Cette fois, le peuple n'applaudit pas, mais les yeux s'emplissent de larmes.

Les trois coups du régisseur, et le silence se fait partout. Pendant que l'orchestre, qu'on juge excellent dès les premières mesures et qui ne méritera jusqu'à la fin de la représentation que des félicitations, joue l'ouverture, la foule, tout en se laissant bercer par la musique délicate et gracieuse de Gounod, admire les décors.

Au premier plan une plantation de mûriers et, au fond, décor immuable et d'un effet saisissant, une immense toile représentant la Crau. C'est bien cela, la Crau jaune, caillouteuse, parsemée de mas isolés qu'abritent des rideaux de pins, çà et là des touffes de joncs et de saladelles, la Crau se prolongeant à l'infini, désert inexplicable au milieu de terres fertiles, terre légendaire qui fut peut-être le champ de bataille des dieux et des géants:

La Crau èro tranquilo e mudo;
Apeiralin soun estendudo
Se perdié dins la mar et la mar dins l'èr blu...

Sur le devant de la scène, les magnanarelles, costumées enfin en vraies provençales, font la *descoucounado*. Mireille cueille la feuille à un mûrier, et ce mûrier est un vrai mûrier, arraché de sa terre par le bon félibre arlésien, Meste Eisseto, et apporté par lui-même sur la scène.

Après le chœur des magnanarelles, Mirelle descend de l'échelle, un vrai *cavalet* de Provence, et chante. Ah! que vous avez bien fait, Mademoiselle, d'écouter le Maître et de laisser dans votre garde-robe vos costumes de l'Opéra-Comique, pour revêtir le vrai costume provençal. On fait une ovation à Mlle Marignan qui est rappelée à la fin de l'acte. Notons, dès maintenant, le succès des chœurs, qui ne devait pas cesser de s'affirmer jusqu'à la fin.

Quand la toile se *baisse*, suivant l'usage antique, pour le deuxième acte, le public a devant lui un décor merveilleux représentant la place de la Major à Arles. L'église de N.-D. de la Major, les maisons qui bordent la petite place, tout est reproduit avec une fidélité qui arrache des cris d'étonnement et de plaisir aux Arlésiens. C'est dans ce décor exquis que va se dérouler la farandole.

Ce fut le clou de la représentation. L'air de la farandole de Gounod, une des parties les moins réussies de son œuvre parce qu'elle est une des plus parisiennes, est remplacé par l'air populaire sur lequel se rythment les farandoles dans tous les villages de Provence. La musique de Maillane, le pays de Mistral, est là pour accompagner les farandoleurs.

A ses deux extrémités, se tiennent deux joueurs de tambourin qui font merveille. Au milieu, la bannière de la musique, sur laquelle, sur fond

vert, s'enlèvent vigoureusement des épis de blé, des cigales, et aurolée de soleil, une fine tête de Provençale, avec cette devise: *Lou soulèu me fai canta*. Aux premières mesures, farandoleurs et farandoleuses font leur entrée. Et c'est alors comme un immense souffle de poésie et d'art qui prend la foule, la soulève et lui fait jeter des cris d'enthousiasme à faire écrouler les Arènes.

Ce fut le triomphe de la beauté, de la grâce, de l'harmonie. Ce peuple, si foncièrement artiste, épris d'art comme pas un, eut, devant l'eurythmie de ces groupes, la vision d'un monde disparu et put croire pour un moment que Pan, qui menait à la danse les nymphes et les sylphes, était ressuscité.

Pour calmer les âmes emportées, Mireille et Vincent chantent le duo de *Magali* et la musique de Gounod passe sur la foule comme une caresse rafraîchissante qui va, de la piste, effleurer les vieilles pierres étonnés du cirque qu'ébranlèrent jadis les rugissements des lions et les cris rauques des gladiateurs, pendant que des hirondelles vont et viennent autour du clocher de la Major. Une ovation salue à la fin les deux artistes et, pour remercier le public du succès qu'il lui fait, Mlle Marignan, s'avancant sur le devant de la scène, entonne l'air populaire de *Magali* avec les paroles de Mistral: «*O Magali, ma tant amado...*»

Mais la foule, aux premiers accents provençaux, couvre de ses acclamations la voix de l'artiste qu'on n'entend plus, puis, après s'être tue un moment pour écouter la première strophe de ce duo immortel, se lève comme mue par un ressort et se tournant vers Mistral, sauveur et grand maître de la langue provençale, lui fait le plus beau triomphe qu'aient jamais connu les chefs de peuple. Et, cette fois, le poète, à qui l'on a décerné parfois l'épithète d'olympien, sent ses yeux se mouiller...

Il faudrait analyser toutes les minutes de cette après-midi... Au 4e acte, la scène représente les Saintes-Maries. C'est le plus beau décor de la pièce, avec celui de la Major. Il n'y a pas un détail qui ne soit vrai et qui ne ressorte avec un relief extraordinaire. Ah! la belle procession! Voici le clergé, les enfants de chœur, les porte-bannières, les théories de jeunes filles vêtues de blanc, les marins portant un bateau qu'ils vont offrir en ex-voto aux Saintes, les bohémiens qui se transmettent de génération en génération le culte de Sara la servante, et voici enfin les Saintes elles-mêmes portées sur un pavois.

Lentement, harmonieusement la procession se déroule aux accents du chant populaire de Sant-Gènt que Gounod a si habilement enchâssé dans son œuvre. Le peuple applaudit longuement. Jamais, pour tous ces Provençaux, le théâtre ne fut comme à ce moment l'image de la vie. C'était son histoire qui était transportée sur la scène, c'était sa foi qu'on célébrait, c'étaient ses croyances anciennes et toujours vivaces qui se dressaient devant lui en un tableau merveilleux où il avait si souvent figuré.

Mais l'heure approche où l'idylle charmante et triste va trouver son dénouement. Mireille est là, frappée par un mal qui ne la pardonnera pas.

A genoux, elle implore encore les Saintes. Et voici qu'à ce moment les cloches de la Major, qui se trouve tout près des Arènes, sonnent pour l'Angelus. Le spectacle est d'une poésie intense qui émeut jusqu'aux larmes...

Mireille est morte. La foule, après avoir fait une ovation énorme aux artistes, se retourne une dernière fois vers Mistral, et, pendant que la musique de Maillane joue *l'Inne au soulèu*, salue son poète d'acclamations formidables dans lesquelles la Provence entière proclamait son admiration et sa reconnaissance éternelles pour celui qui l'avait aimée passionnément, qui l'avait chantée en des œuvres immortelles et qui lui a préparé je ne sais quel rayonnant avenir.

Il serait injuste de terminer ce compte rendu sans donner aux interprètes de l'œuvre de Gounod les félicitations auxquelles ils ont bien droit et sans nous faire l'écho des applaudissements que le public ne leur a pas ménagés. A côté de Mlle Marignan, dont le succès a été, comme nous l'avons dit, éclatant, il faut d'abord citer M. Leprestre, dans le rôle de Vincent; la voix de M. Leprestre, fraîche, bien timbrée, très habilement conduite, portait sans peine jusqu'aux derniers gradins de l'amphithéâtre; quant à son jeu, il a été très remarqué par son aisance et son naturel. Mlle Sidiane, du théâtre de Montpellier, qui jouait Andreloun [Andreloux], a chanté son air avec beaucoup de charme; on lui a fait un joli succès. On a applaudi également M. Malzac, dans le rôle de maître Ramon, et tous les autres artistes.

En résumé, journée inoubliable pour les dilettanti, les admirateurs de Mistral et les dévots de la terre provençale.

ÉCLAIR, 16 mai 1899, p. 3.

Journal Title:	ÉCLAIR
Journal Subtitle:	Journal quotidien du Midi
Journal Provenance:	Montpellier
Day of Week:	Mardi
Calendar Date:	16 MAI 1899
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	7,629
Year:	19 ^e ANNÉE
Pagination:	3
Title of Article:	LES FÊTES D'ARLES
Subtitle of Article:	La représentation de «Mireille» aux Arènes (<i>De notre envoyé spécial</i>).
Signature:	Jules Vérán.
Pseudonym:	Jules Vérán
Author:	Léon-Julien Véránd
Layout:	Internal main text
Cross-reference:	